

R. K. N A R A Y A N

LE PEINTRE
D'ENSEIGNES

*Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture du *Peintre d'enseignes*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
The Painter of Signs
Narayan, R. K.

© 1976, by R. K. Narayan.
© Zulma, 2024, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



PREMIÈRE PARTIE

La maison de Raman était la dernière d'Ellaman Street ; une petite porte dans la clôture, par-derrière, ouvrait sur la rivière, au-delà d'une berge sablonneuse. C'est sur ce sable qu'il déposait ses planches, peintes en blanc ou en noir, pour les laisser sécher. L'endroit était relativement tranquille pour travailler, car les marches de granit où se réunissaient les baigneurs se trouvaient un peu plus loin et, à part quelque berger qui glissait à l'occasion un coup d'œil par-dessus le mur, personne ne venait le déranger. Mais il arrivait que, s'il n'y prenait pas garde, un violent coup de vent venant de la rivière projette des grains de sable sur la peinture fraîche. Cela lui avait créé des ennuis, quelques mois auparavant, avec un avocat qui s'installait dans Kabir Street et qui lui avait commandé une enseigne à livrer un certain jour jugé favorable selon les astres.

Raman avait été harponné par cet avocat à l'entrée du marché.

— Vous êtes l'homme que je cherchais, avait dit celui-ci en lui barrant le passage. Il venait de terminer un cours de droit par correspondance.

— Il faut que je vous annonce la bonne nouvelle : je viens d'apprendre que j'ai réussi mon examen de droit : il faut que vous me fassiez immédiatement une enseigne professionnelle.

— Mais bien sûr, je suis à votre disposition, dit Raman.

— Je savais bien que vous alliez me rendre ce service, dit l'avocat. Il me la faut pour jeudi, avant onze heures.

— Impossible, dit Raman. J'ai besoin de cinq jours au moins – le séchage prend du temps...

Il était découragé ; chaque fois, il devait expliquer qu'il fallait attendre que la peinture sèche. Personne ne comprenait à quel point c'était important.

— Allons prendre un café, dit l'avocat. Je vais vous expliquer.

Ils étaient bousculés par la foule qui se pressait le soir à l'entrée du marché. Raman le suivit en poussant sa bicyclette jusqu'au restaurant de l'autre côté de la rue, d'où venaient une odeur de friture et des flots de musique de film qui sortaient d'une radio fixée au mur. Ils s'assirent à une table. L'avocat fit signe à un serveur qui fonçait d'une table à l'autre, et cria sa commande à tue-tête pour couvrir le vacarme des tasses entrechoquées et de la musique. Tout en buvant son café à petites gorgées, le futur avocat insista :

— Il me faut absolument ce panneau avant onze heures jeudi prochain. On ne peut pas dépasser ce moment-là.

— Pour quelle raison ? demanda Raman.

— C'est mon astrologue qui l'a dit. Je vous en prie, il faut...

Il se pencha et hurla dans le brouhaha :

— Je n'accepte pas de refus. Quel est votre prix ?

— Trente roupies pour un minimum de trois lignes, un mètre sur un mètre trente, pose comprise.

— Faites-moi donc une petite réduction ! Je suis au début de ma carrière !

— Rien que pour les matériaux, il y en aura pour dix-huit roupies... commença Raman.

— Je voudrais que les lettres soient un peu penchées, dit l'avocat.

« Quel drôle de type, se dit Raman, rien n'est décidé et il parle déjà de style. »

— C'est impossible ! s'écria-t-il, car il avait ses idées sur les caractères qui convenaient à un avocat. Des lettres penchées, c'est pour les marchands d'huile ou de savon.

L'avocat insista encore. Raman tenta de lui expliquer comment il concevait l'art de la calligraphie.

— Écoutez-moi, monsieur. Sur une enseigne d'avocat, les lettres ne doivent pas pencher mollement, mais se dresser fièrement, la tête haute.

L'avocat ne voulait rien entendre. Raman se dit qu'il fallait l'éclairer, et il se lança dans une argumentation passionnée. Les personnes assises aux autres tables s'arrêtèrent de parler pour observer ce spectacle divertissant.

— Vous allez être avocat, dit Raman, et pas un marchand de pétrole.

— Je veux que les lettres soient inclinées vers la gauche, riposta l'avocat, imperturbable. Autrement l'enseigne sera inutile.

Mû par la curiosité, Raman demanda :

— Pour quelle raison y tenez-vous tant ?

— Mais c'est à cause de mon astrologue, il pense que des lettres inclinées vers la gauche sont de bon augure pour ma planète dominante. C'est Saturne.

Raman fut vivement contrarié. Il avait parlementé toute la journée avec sa vieille tante, qui lui conseillait de faire ceci ou cela pour se conformer aux astres, alors que lui était décidé à introduire dans le monde

l'Ère de la Raison.

— Je veux qu'il y ait une explication rationnelle pour tout, s'écria-t-il. Autrement, mon intellect se refuse à admettre quoi que ce soit.

C'était comme une profession de foi qu'il clamait.

— Moi, je suis rationaliste, et je n'accomplis aucun acte si je n'y vois pas quelque logique.

L'avocat, dont la vocation était d'apporter la contradiction, répliqua :

— Qu'y a-t-il de plus logique que le fait que vous êtes payé pour ça ? L'écriteau doit être comme je le désire, et les lettres penchées et ombrées, c'est mon dernier mot. Que vous faut-il de plus ?

— Vous êtes assez convaincant, s'exclama Raman en tendant la main, mais n'oubliez pas qu'aucun acompte n'a été encore versé, et que vos instructions sont prématurées.

L'avocat, d'un geste théâtral, sortit son portefeuille et lui donna un billet de dix roupies.

— Disons vingt roupies, dit Raman, il faut que j'achète la planche et la peinture. Vous paierez le solde à la livraison.

— Pour jeudi, avant onze heures, prononça l'avocat avec emphase.

Ils se levèrent tous les deux pour partir. Avant de se séparer au croisement de Kabir Street, Raman revint à la charge :

— Alors ça vous est égal, le style de marchand d'huile ?

— J'agis selon ce que me dit mon astrologue, dit l'avocat. J'évite ainsi bien des ennuis.

— Moi, je préfère penser par moi-même, déclara Raman avant de s'élancer à bicyclette sur le chemin du retour. Tous les grands esprits, de Valluvar à

Bernard Shaw et Einstein, disent que...

— Disent quoi ? demanda l'avocat, qui s'arrêta.

— Je ne pourrais pas citer tous leurs propos de mémoire, même si j'en étais l'auteur, mais je vous les copierai un jour.

— Avant onze heures jeudi ! Venez au moins une demi-heure plus tôt, il faut que nous ayons le temps de fixer l'écrêteau sur le mur.

Raman travailla fébrilement jusqu'au mercredi tard dans la soirée. Le jeudi matin, il pédala jusqu'à Kabir Street, avec l'enseigne enveloppée et attachée à la barre de sa bicyclette. L'avocat avait prévu un cadre solennel pour l'inauguration ; il avait même orné la porte de feuilles de manguier. Raman se dit qu'il ne manquait plus qu'un orchestre et une mariée pour que la cérémonie de mariage soit complète.

Son client avait invité quelques personnes, que son vieux père accueillait et faisait asseoir sur un tapis dans l'entrée, où flottaient des vapeurs d'encens ; un feu sacrificiel était allumé et des prêtres psalmodiaient à qui mieux mieux. L'air embaumait le jasmin. Des enfants se poursuivaient à grand bruit. Quant à l'avocat, il était en état de pureté rituelle : drapé de soie rouge, le front orné de vermillon et de pâte de santal. Il était enrôlé à force d'avoir récité toute la matinée des hymnes religieux. Raman appuya sa bicyclette contre le lampadaire, en face de la maison, à côté du caniveau. Il cadénassait les roues de sa bicyclette quand quelqu'un lui cria de la maison :

— C'est inutile, nous sommes tous là...

— Et alors ? marmotta Raman. Je ne vous connais pas ! Qui me dit que vous n'allez pas voler ma bicyclette vous-même ?

Il passa la chaîne entre les rayons, ferma le cadenas,

en se disant : « Ça vaut mieux comme ça ; si un type veut la voler, il faudra qu'il l'emporte sur sa tête. » Il détacha l'écriteau de la barre et le transporta avec précaution. En le voyant, plusieurs personnes s'écrièrent :

— L'enseigne est arrivée, l'enseigne est arrivée !

— Dégagez le passage, cria l'avocat, qui manifesta un grand émoi à la vue de Raman.

Raman lui montra triomphalement les aiguilles de sa montre :

— Dix heures trente, c'est dix heures trente dans mon dictionnaire.

— Je tenais tant à ce que vous arriviez à l'heure ! Si vous aviez été en retard...

Un prêtre, avec une touffe de cheveux sur son crâne rasé, renchérit :

— Il est essentiel d'opérer au bon moment. Une minute de plus ou de moins fait toute la différence entre un millionnaire et un mendiant.

— Soyez rationnels, je vous en prie, protesta Raman, mais il fut interrompu car plusieurs mains essayaient de s'emparer du panneau.

Il tint bon, en expliquant :

— Pas encore. Pas encore. Ce n'est pas tout à fait sec. Le « A », avec toute la peinture que j'ai mise pour l'ombrer, va mettre du temps à sécher. Évitez par-dessus tout d'y toucher.

Il dressa le panneau, et souleva un coin de son enveloppe de plastique pour permettre à l'avocat de jeter un coup d'œil sur l'inscription.

— Ah ! s'écria celui-ci, j'espère que tout est bien. Que les lettres sont penchées...

Raman traita par le mépris l'obsession du bonhomme pour les lettres penchées, ainsi que ses théories ésotériques, et dit seulement :

— Vous aurez tout ce que vous avez commandé. Laissez-moi d'abord accrocher ça convenablement. Dites-moi où vous voulez le poser.

— J'ai quelques clous... commença l'avocat.

— Gardez-les, dit Raman. Je fournis les clous, et aussi le marteau pour les enfoncer.

Il montra le sac, décoré d'un buste de Gandhi imprimé à l'encre verte, qu'il portait à l'épaule. Il se trouva entouré d'une foule d'admirateurs. « Ils vont bientôt me demander un autographe, se dit-il. Pourquoi est-ce qu'ils me regardent comme ça ? Ils n'ont vraiment rien d'autre à faire. Quand je pense qu'il y a dans cette ville des centaines et des milliers de personnes qui n'ont rien de mieux à faire que de regarder et de bayer aux corneilles toute la journée. »

La voix du père de l'avocat, un vieil homme ridé, domina le tumulte :

— Dans un quart d'heure, vous pourrez commencer à clouer l'écriteau.

L'avocat et ses deux cousins, débordants de bienveillance, s'affairèrent aussitôt et poussèrent doucement Raman vers la cuisine en commandant :

— Du café et des idlis pour ce jeune homme !

Une troupe de garçons et de filles ne lâchait pas Raman d'une semelle. Une femme émergea de la cuisine enfumée, en se mouchant et s'essuyant les yeux ; elle lui apportait, sur une petite feuille de bananier, deux petites galettes de farine de riz qu'on avait recouvertes de poudre de piment rouge et d'huile. À leur vue, l'appétit de Raman s'éveilla. Ce matin-là, il n'avait pas eu le temps de prendre son petit déjeuner bien que sa vieille tante soit sortie de la cuisine pour lui demander :

— Qu'est-ce que tu veux manger ? Tu n'as encore rien pris aujourd'hui.

Trop absorbé par les dernières finitions à apporter à l'écrêteau, il avait fait semblant de ne pas entendre. À présent, il appuyait soigneusement la planche contre le mur, dégusta les deux idlis et, après les avoir fait descendre avec du café servi dans un gobelet de cuivre, il se sentit revivre. Il avait pourtant envie de signaler que le café était aqueux, et qu'il n'était pas fait comme il fallait. « Et puis, vous le servez bouillant, ce qui paralyse la langue, et on ne remarque pas ce qu'on boit. Mais vos idlis étaient légers et excellents, merci à tous ! »

Une foule aux petits soins observait ses moindres gestes et faisait un sort à tout ce qu'il disait. Il espérait qu'on ne pouvait pas lire dans ses pensées, car il avait conscience d'avoir pris l'habitude dernièrement de communiquer sur deux plans – de façon audible et inaudible en même temps.

La fumée du feu sacrificiel s'échappait au-dessus de la cour, mêlée à celle, beaucoup moins sacrée, de la cuisine. Raman se dit : « Cette pauvre dame qui confectionne les idlis dans ce trou noir qu'est la cuisine, elle va finir par devenir aveugle. » Une rangée de corbeaux étaient perchés sur le mur, prêts à fondre sur la moindre nourriture en vue. Les enfants faisaient régner un vacarme continu. La chaleur et la foule étaient oppressantes. Raman aurait voulu fuir et laisser le soin de l'accrochage à d'autres, mais ç'aurait été contre ses habitudes professionnelles. Il tenait à faire l'opération lui-même car, se disait-il, certaines personnes sont si bêtes qu'elles sont capables de suspendre un écrêteau la tête en bas et d'accuser ensuite le peintre d'enseignes d'avoir tracé les lettres à l'envers !

Le vieil homme ridé s'approcha de lui, avec le prêtre principal.

— Ôtez-vous de là ! ordonna-t-il aux enfants.

Il devenait nerveux à mesure qu'approchait le moment indiqué par les astres. Raman sortit de la maison avec le vieillard, qui lui montra un endroit sur le mur extérieur :

— C'est ici qu'il faut l'accrocher...

Raman défit alors l'emballage, posa la planche contre le mur, fit une marque au crayon et saisit son marteau, sans prêter attention à tous les spectateurs, marchands ambulants et passants qui s'arrêtaient pour jouir du spectacle. Le prêtre disposa une guirlande de jasmin sur le panneau, y déposa un peu de pâte de santal, récita quelques mantras à haute voix en ordonnant à l'avocat de les répéter après lui, et fit des moulinets avec une lampe à camphre tout en agitant une clochette. Quelques femmes surgirent de la maison et félicitèrent l'avocat frais émoulu. Toute cette scène se déroula à l'étroit, entre le mur de la maison et le caniveau.

Les yeux du vieux père se remplirent de larmes.

— Nous sommes d'une famille de juges et d'avocats. C'est pourquoi je tenais tant à ce que mon fils suive la même voie. Il n'y a ici que des membres de ma famille, aucun étranger. Nous sommes six frères, et voici mes neveux et mes petits-enfants.

Quelqu'un, à l'intérieur de la maison pleine de monde, fit marcher un gramophone.

Soudain, l'harmonie fut rompue : l'avocat, qui promenait ses doigts sur la surface du panneau, hurla :

— Mais qu'est-ce que c'est ? De la boue ? Je vais commencer ma carrière avec de la boue sur mon nom ?

Raman fut d'abord surpris, puis pris de panique devant la brusque menace d'une crise. Il aurait bien voulu se désintéresser de cette affaire, et eut un instant envie de sauter sur sa bicyclette et de s'enfuir. La foule se taisait, attendant avec intérêt la suite des événements. L'avocat s'empara de la main de Raman et le poussa vers le panneau. Raman dégagea sa main comme si on lui demandait de toucher une flamme, et il cria :

— Attention ! Il y a quatre « A » qui ne sont pas secs... Vous voulez que la peinture dégouline ?

Le programme qui devait porter bonheur à la carrière de l'avocat semblait s'être brusquement interrompu ; même le gramophone s'était arrêté. Une bande de jeunes gens, tous élèves du collège local et admirateurs de la philosophie hippy, comme en témoignaient leurs favoris et leurs chemises à carreaux, sortirent pour voir ce qui se passait et se joignirent au cercle des spectateurs. Les commentaires allaient bon train.

— Vous voulez que je commence ma carrière avec de la boue sur mon nom ? demanda l'avocat.

« Vous en aurez de toute façon un jour ou l'autre », pensa Raman, qui riposta à haute voix, en passant son doigt sur l'écrêteau :

— Oh ! ce n'est pas de la boue, c'est seulement du sable de la rivière, c'est pour créer un effet de stuc.

— Qu'est-ce que c'est que le stuc ? demanda l'avocat d'un air de défi.

Un jeune hippy, qui était élève ingénieur, s'avança pour expliquer :

— Vous ne savez pas ça, oncle ? C'est le dernier cri pour les surfaces murales.

« Voilà un esprit éclairé, pensa Raman, en jetant

un regard reconnaissant au jeune homme. Longue vie à tes favoris ! Tu ressembles à Robert Louis Stevenson, à Faraday, et à un tas d'hommes célèbres qu'on voit seulement dans nos vieux livres de classe. »

— Je n'ai jamais commandé ça, s'exclama l'avocat. Je ne veux pas payer pour le sable qui macule ma première enseigne !

Raman comprit ce qui était arrivé. Quand, au bord de l'eau, il avait apporté la touche finale à son œuvre, un brusque coup de vent venu de la rivière l'avait agréablement rafraîchi, mais avait apporté une pincée de sable qui s'était éparpillée sur toute la surface blanche et humide.

Cette fois, l'honnêteté l'emporta chez Raman.

— Je vais vous en faire une autre, dit-il, mais gardez celle-là aujourd'hui pour ne pas rater le moment propice.

L'atmosphère se détendit aussitôt. On s'écarta sur le bord du caniveau pour le laisser passer. Le vieux père, escorté du prêtre principal, approuva :

— Oui, c'est ce que je voulais proposer. Après tout, nous sommes vieux jeu, nous autres, nous ne connaissons pas les modes modernes. Tout ça, c'est la volonté divine, et nous devons nous y conformer.

— Mais je vous la remplacerai bientôt, dit Raman, en cherchant sa clé de cadenas.

— Bien sûr, dit l'avocat, c'est très bien comme ça. Mais ne partez pas encore ! Donne-lui une noix de coco et du bétel, ordonna-t-il à un de ses neveux.

On lui apporta un sac en papier rose contenant une noix de coco et des feuilles de bétel, ce qui signifiait que leur hôte distingué pouvait maintenant prendre congé.

« On étouffe dans cette Kabir Street, se dit Raman.

Comment peut-on vivre ici ? » Il avança en pédalant et, au carrefour de Market Road, il s'arrêta en se demandant ce qu'il allait faire à présent. Sans descendre de bicyclette, il posa ses pieds sur le bord du trottoir. Il avait passé deux heures chez l'avocat, il était près d'une heure de l'après-midi. Il réfléchit qu'il n'avait pas été payé pour son travail et qu'en réalité il avait perdu une journée. Ce serait gaspiller de l'argent que de confectionner un nouvel écriteau, mais comme la planche lui avait coûté quatre roupies, un nouveau pinceau une roupie, et la peinture une roupie, et comme l'avocat lui avait versé une avance de dix roupies, il lui resterait encore un petit bénéfice.

Sa rêverie prit fin quand le policier qui réglait la circulation à la fontaine donna un coup de sifflet et lui fit signe d'avancer. Comme Raman n'obtempérait pas, il siffla de nouveau en faisant de grands gestes. « On ne vous laisse jamais tranquille, se dit Raman. On est dans une jungle où les animaux vous guettent pour vous attaquer et vous déchirer à belles dents si vous ne faites pas attention. Comme si on était à New York, sur Broadway, et que je bloque la circulation. » Il ne voulait pas l'admettre, mais en 1972 Malgudi était en train de changer. La ville était la base d'un projet d'usine hydro-électrique quelque part dans les collines de Mempi, et des jeeps et des camions défilaient toute la journée sur Market Road. Il y avait un nouveau commissaire de police, qui tentait des expériences. Il avait posté des policiers tous les quelques mètres. « Ils sont surexcités par tout ce trafic, se dit Raman. Ils s'imaginent peut-être que nous sommes au bord de la catastrophe, et que les piétons et les véhicules vont se rentrer dedans... »

Quand le policier siffla pour la troisième fois,

Raman avança lentement. « Ils ne me donnent même pas le temps de réfléchir à ce que je vais faire. Ça m'aurait bien arrangé que l'avocat m'invite à déjeuner. Ils préparaient un vrai festin, mais ce vieux grigou s'est débarrassé de moi avec deux idlis, une noix de coco, et pas un sou. »

Si l'avocat lui avait payé ce qu'il lui devait, il aurait pu manger à Anand Bhavan, où on vous servait soi-disant des spécialités de Bombay. Mais il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui, ou bien à aller dans cet endroit, sur Ellaman Street, qu'on appelait « Le Restaurant-sans-nom ». Son propriétaire estimait que le fait que son établissement n'ait pas de nom devait lui attirer un certain type de clients. Raman se moquait souvent de lui, et lui proposait de lui fabriquer une enseigne « sans nom ». Il se demandait parfois comment il gagnerait sa vie si tout le monde adoptait la même attitude. Mais, alors, des gens pourraient l'engager pour calligraphier sur les murs publics des commérages ou des insultes, et d'autres le payer pour les effacer. Sivanand, le président du conseil municipal, offrait à lui tout seul assez de matière pour tous les murs de la ville... Ses ennemis pourraient payer un tarif de cinq roupies la ligne, et ses partisans dix roupies pour tout effacer. La diffusion serait mieux assurée que par un journal à scandales, et moins périssable... On pourrait tous les jours écrire quelque chose sur celui-ci ou celui-là, sur les conditions de location des places au marché, sur un contrat de travaux publics, le changement d'un nom de rue pour immortaliser tel ministre en visite et gagner ses faveurs, et sur un millier d'autres péchés. Pourquoi ne pas parler du lait en poudre américain destiné aux orphelins, qui était vendu au marché noir ? Ou bien du chirurgien de

l'hôpital public qui brandissait son bistouri comme un assassin, gagnait beaucoup d'argent et avait acquis les terrains à bâtir les plus recherchés au-delà du passage à niveau ? Ou encore de ce grossiste en grains qui accaparait tous les aliments rationnés et gérait le magasin coopératif destiné aux pauvres ? Raman les dénoncerait tous si quelqu'un le payait pour cela et lui procurait un vaste mur – mais l'ironie du sort voulait que ce soit pour ces gens-là qu'il fabriquait des enseignes, indispensables dans le monde actuel, marques d'intentions honorables et même nobles. La pensée lui vint qu'il participait lui aussi à cette course à l'argent et il en fut troublé. Il aurait voulu s'en passer, mais il se disait : « C'est comme de chercher à se mettre au sec quand on est plongé jusqu'au cou dans un égout. » Il finirait bien par mettre au point un système pour se passer d'argent. Tandis qu'il pédalait, ses idées surgissaient, subsistaient un moment, puis crevaient comme des bulles.